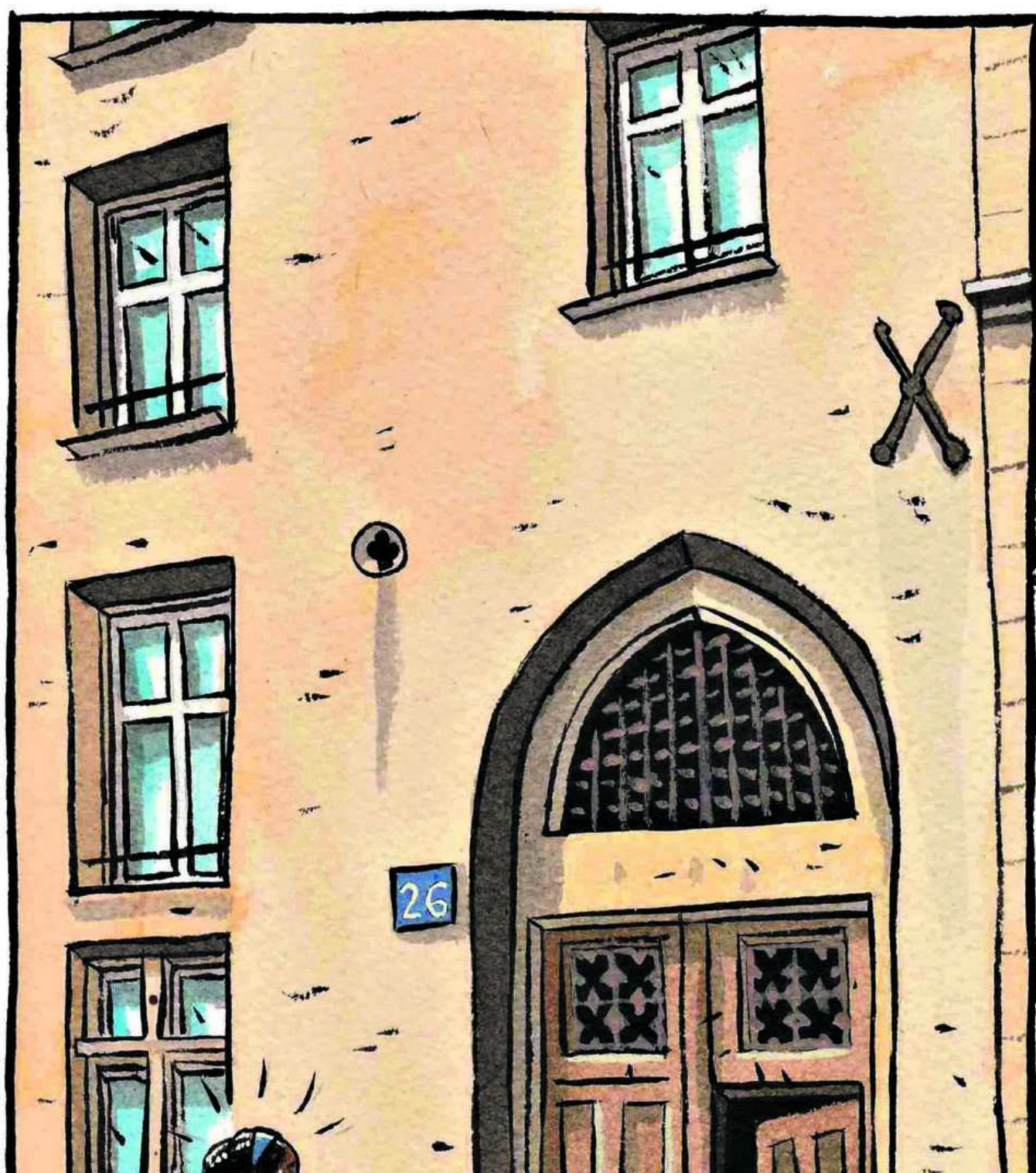


TÉMOIGNAGES

Moi jeune... Le 115 à 15 ans

Par LIBERATION(<http://www.liberation.fr/auteur/13090-liberation>) et ZEP

Zone d'expression prioritaire(<http://www.liberation.fr/auteur/15684-zep-zone-d-expression-prioritaire>) — 24 mai 2016 à 18:30





Dessin Marcelino Truong

Comment s'installer, cohabiter, tenir dans un centre d'hébergement d'urgence ? Des jeunes et des ados témoignent auprès de la Zone d'expression prioritaire.

Un centre d'hébergement d'urgence en plein Paris. Ils sont 70 enfants et adolescents, dans ces murs, à échapper à la rue. Des murs dans lesquels la ZEP (Zone d'expression prioritaire), comme d'autres associations, pose elle aussi ses valises le temps de quelques mois. Le cocktail était là. Nous proposons en permanence à des ados, à de jeunes adultes, d'écrire, de s'écrire. Là, nous en avons plein dans le couloir d'en face. Nous leur avons donc ouvert notre bureau, une fois par semaine au début, puis quand ils pouvaient.

«*Racontez-nous votre centre d'hébergement d'urgence*» a été notre seule demande. Une demande pressante, car les 15 000 m² de la rue de Saint-Pétersbourg – qui depuis trois années, grâce à l'association Aurore, hébergent les cabossés de la vie – seront rendus à leur propriétaire prochainement. Alors les ados se sont mis à nous raconter. Pour le meilleur et pour le pire, ils ont écrit dans l'urgence, ils ont écrit leur urgence. L'équipe de la ZEP, (média participatif [La-zep.fr](http://www.la-zep.fr/)(<http://www.la-zep.fr/>)) est associé à *Libération* (mais aussi à *l'Etudiant*, à l'émission *Périphéries* sur France Inter et à l'Association de la fondation étudiante pour la ville), qui en livre ici quelques extraits.

Florian, 15 ans : «Ma vie au cinquième étage»

«Dans le centre, on a la seule "chambre" qui a deux pièces. Enfin on a deux chambres collées et il n'y a pas de mur entre les deux pièces. C'est vrai que dans une chambre pareille, il n'y a pas beaucoup d'intimité, surtout quand on a des frères et sœurs, et à mon âge, c'est très important. Je pense que c'est aussi gênant pour mes parents. Dans ma famille, on est six : mes parents, mes deux sœurs et mon petit frère. On est la famille la plus nombreuse du centre. Ma mère sort du cinquième étage soit pour faire la lessive le mercredi et le samedi, soit pour diriger son atelier de couture le vendredi. Mon père aide partout, il répare des serrures, il aide à distribuer les repas au réfectoire, fait des petits travaux et il dirige même des ateliers, comme celui de fabrication de meubles en palettes de bois. Ce sont des parents formidables car ils gardent la tête haute.

«Je me rappelle de mon arrivée dans ce centre, on a été envoyés par le 115. On nous a placés au cinquième étage. On était les premiers à habiter à cet étage. On a été seuls pendant plus d'un mois, puis d'autres familles sont arrivées. La première, c'était des Comoriens, une dame avec deux filles, Tina et Amicha. Ensuite, une troisième fille, Diana, est venue. Avant, elle était encore au pays. Puis il y a eu une famille camerounaise, une mère et ses deux enfants, Carlotta et David. Enfin, une autre mère avec ses deux garçons, mais je ne me rappelle pas leur origine ni leurs prénoms. Puis une famille géorgienne de cinq personnes a pris la place. Le défaut d'habiter si haut, c'est que quand l'ascenseur ne marche pas, il faut faire cinq étages à pied. Moi, ça ne m'embête pas, c'est du sport en plus, mais pour ma mère, c'est fatigant. Comme c'est le dernier étage, les personnes n'y passent pas et il y a moins de bruit. C'est aussi plus petit car il n'y a qu'un couloir. Et il y a beaucoup moins d'enfants qu'aux autres étages, c'est tranquille, surtout pour faire mes devoirs. Mais la plupart du temps, je descends au rez-de-chaussée, il y a une salle informatique pour travailler. Et c'est important vu que je suis en troisième et que je prépare mon brevet. Voilà, c'est ça la vie de ma famille et celle du cinquième étage de l'Archipel.»

T. 19 ans : «La fille au maquillage»

«C'était la nouvelle dans le centre. Elles sont arrivées, elle et sa mère, et se sont installées au troisième étage, juste au-dessus de là où je vis. Comme d'habitude, nous avons préparé du thé avec tous nos "compatriotes" pour souhaiter la bienvenue à la nouvelle famille algérienne. En voyant sa mère, j'ai pensé qu'elle était malade mentale. Elle avait les ongles longs et sales et elle portait des sandales aux pieds qu'elle n'avait pas lavé depuis des mois. Sa fille avait 15 ans...

«Un soir, elle est arrivée devant ma porte avec un sac Louis Vuitton plein de maquillage. Il n'y avait pas de miroir dans sa chambre et elle voulait de la compagnie. Elle a mis son maquillage sur mon lit, c'était comme si ma chambre se

transformait en magasin de maquillage.

«On a commencé à se maquiller, elle était très douée, elle était très belle, j'ai pensé probablement pour une soirée importante. Elle est alors sortie à 1h du matin. Elle m'a dit qu'elle allait dans un cabaret avec son copain. Pendant une semaine chaque jour à la même heure, elle est descendue chez moi pour se maquiller, toujours de bonne humeur, toujours avec le même CD qu'elle aimait écouter. Puis un jour, je l'attendais, elle est arrivée en larmes, elle voulait se confier à quelqu'un. Elle m'a raconté qu'elle avait été élevée par une mère égoïste, "sans sentiments", qui la séquestrait à la maison et la faisait sortir uniquement pour qu'elle se prostitue et rapporte l'argent "sale" de son corps vendu.

«Il m'a fallu du temps pour réaliser que ce n'était pas un film. Chaque soir, elle se faisait belle pour les autres, les autres qui l'ont utilisée comme un mouchoir de poche. Belle pour gagner de l'argent. Belle pour avoir l'approbation de sa mère. Belle pour pouvoir vivre.»

T., 19 ans : «Je me bats contre l'insécurité de ne pas avoir une maison»

«Je me bats contre mon ombre. Je me bats pour mes origines, qui pour moi ne sont pas si claires. Je me bats pour ma patrie que je n'ai pas. Je me bats contre un vide que je ne connais pas. Je me bats contre les cicatrices qui sont indélébiles dans mon corps. Je me bats contre une guerre qui n'est pas déclarée. Je me bats contre l'insécurité de ne pas avoir une maison. Je me bats contre l'incertitude de ne pas avoir un lendemain. Je me bats. Je me bats pour les droits que chaque humain devrait avoir. Je me bats parce que je n'ai pas eu le courage de parler. Je me bats parce que la peur doit être combattue.

«Je n'ai jamais senti que j'appartenais à un pays. Je suis née de parents marocains en Italie, où j'ai grandi. Je n'ai jamais été ni italienne, ni marocaine. Traitée en Italie comme une étrangère bien que je sois sa fille. Traitée au Maroc comme une Italienne bien que je n'en aie pas le sang. Je n'ai jamais su répondre quand les gens me disaient : "Qu'est-ce que tu es ? D'où viens-tu ?"»

T.D., 15 ans : «Ma chambre entre les Afghans et les Soudans »

«Depuis ma chambre, je peux entendre ce qui se passe dans les chambres à côté. Coté gauche, il y a les Afghans. Ils sont cinq dans la chambre. Ils se bagarrent et se crient dessus, mais ma mère dit que ça ne sert à rien de toquer, car ils vont s'arrêter tout

seuls. On veut pas d'histoire nous. Les Afghans, ils se lèvent tard et se couchent tard. Ils fument. Ils écoutent de la musique tout le temps, ils crient et ils chantent. Même s'ils m'énervent beaucoup, je sais au fond de moi qu'ils sont gentils. Ils font tout pour essayer de s'intégrer, mais ils s'intègrent mal. S'intégrer, c'est jouer, parler avec les gens, rigoler, parler de toi, de comment tu vis, apprendre de l'autre. Eux, ils ne restent qu'entre eux. Dans leur communauté. Ils sont bizarres parfois. Ils te regardent mal. Ils ne parlent pas notre langue. Ils ne disent jamais bonjour. Mais moi, je leur dis quand même bonjour. Ma mère me dit de dire bonjour à tout le monde. Quand maman dort l'après-midi, avant de repartir au travail, ils mettent la musique fort. Il y en a un qui crie en chantant, ou qui chante en criant, dans les couloirs. En tout cas, il crie. J'ai déjà vu leur chambre du couloir, mais je suis jamais rentré. Il n'y a rien dans leur chambre. Elle est vide.

«Il y a au moins huit Afghans dans le couloir de mon étage. Et au moins dix Soudans. Les Soudans, quand je suis dans ma chambre, ils sont côté droit. Ils sont deux. Y en a un qui a les cheveux bouclés et un visage de lapin parce qu'il a les dents avancées, l'autre a les cheveux crépus et une grosse tête, lourde. Il y en a un qui a le même prénom que moi. Ils ne sont ni frères, ni amis, mais l'association Aurore a décidé de les mettre ensemble dans la chambre car ils parlent la même langue. Ils parlent un peu français, alors on parle ensemble. Mais surtout, on se fait des sourires. Ils sont très gentils. Ils disent toujours bonjour. Ils ont la trentaine, ils vont à l'école. Il y a une dame au centre qui essaye de les aider à parler français. Moi aussi j'essaye de les aider en parlant français avec eux. Parfois ils m'invitent à boire du jus dans leur chambre. Et ils essayent de parler en français avec moi. Mais comme ils ont un fort accent ça nous fait rire. Aussi, je leur fais souvent des grimaces pour les faire rire. En plus leur chambre, c'était la mienne avant. Comme je l'aimais pas, on a changé avec maman. Le parquet était noir et sale et il y avait pas de moquette. On dirait qu'il y a des déménagements tout le temps. Ils font du bruit, mais ils ne font pas exprès.

«Moi, j'invite pas mes voisins dans ma chambre. Ma maman dit de ne pas faire rentrer n'importe qui dans notre chambre. Y a des vols ici. Une fois une dame qui habite là avait laissé sa porte ouverte pour aller aux toilettes. Quelqu'un a volé son nouveau portable pendant ce temps là. C'est pour ça que maman me dit de bien regarder la porte quand je pars pour être sur qu'elle est fermée. Parfois ils font des fêtes au cinquième avec les autres Soudans. Ils mangent, écoutent de la musique et parlent très vite. Ils m'ont déjà invité. J'y suis allé mais je ne suis pas resté longtemps. Ils ne sont jamais là la journée mais ils reviennent juste le soir. Maman me dit que quand elle part à 5h du matin pour aller travailler, elle les croise. Ils font la prière. Même si je sais que c'est la guerre et la misère dans leur pays, je n'ai jamais osé leur demander pourquoi ils sont partis... par discrétion. Mais je m'en doute. Moi je veux toujours aider les gens parce que je les aime. Et si ils sont méchants, c'est tant pis pour eux. Je suis content de

les avoir comme voisins par ce que ça m'a permis de changer, de mûrir. Je ne connaissais pas de Soudans avant. Avant, je n'étais pas en centre d'hébergement d'urgence.»

Anastasia, 12 ans : «Jouer à cache-cache»

«Là où j'habite au centre d'hébergement c'est l'Archipel. Pour moi c'est mon terrain de jeux. On court, on s'amuse, on rigole. Ce que j'aime, c'est qu'il y a plein d'endroits interdits. On peut jouer dans plein d'endroits. On peut se cacher. Il y a un escalier qui est interdit mais des fois on y va. C'est pour monter au deuxième étage où il y a plein de lumières et les chambres. En montant, il y a un canapé. On n'a pas le droit mais on y va pour se reposer quand on est fatigué après un concert. Parce qu'il y a des concerts le soir ici. Il y a plein d'autres endroits pour se cacher. Par exemple les toilettes. On y joue à cache-cache. Ma cachette préférée c'est derrière le canapé de la salle informatique. Aussi on peut danser partout. Il y a des salles comme la salle des ados et des petits, mais aussi des couloirs. Il y a plus de places. Bientôt on va s'en aller. Là où on va je ne sais pas si il y aura des couloirs pour danser.»

Lidia, 16 ans : «Ma première douche»

«Un centre d'hébergement d'urgence, c'est pour les gens qui n'ont pas de maison. Je suis ici avec ma mère et mes deux sœurs. J'y suis arrivée il y a deux ans, après avoir passé deux mois dans un foyer. Je vais vous raconter ma première douche. J'étais là depuis deux jours dans ma chambre, au troisième étage. Je suis descendue à la cuisine, au premier, là où se situent les douches pour les femmes. Déjà, les douches à côté de la cuisine, je me suis dit : tout le monde va nous voir passer avec la serviette et tout. Et j'ai tout de suite pensé qu'il fallait y aller soit très tôt le matin, soit très tard.

«Il devait être 20 heures quand j'y suis donc allée pour la première fois. J'ai ouvert la porte, il y avait cinq douches. Ça sentait mauvais. J'ai posé mes affaires sur une chaise. Il y avait de l'humidité. C'était vraiment très sale. Ça m'a dégoûtée. Le sol était noir avec des traces. Il y avait des grosses traces orangées sur le mur blanc. J'ai donc décidé de nettoyer ma douche. J'ai demandé des gants, de la javel et des serviettes jetables. Je me suis mise à genoux et j'ai frotté pendant au moins quinze minutes. Tellement je frottais fort, mes gants ont craqué. Alors j'ai été en demander des nouveaux à l'agent hôtelier. Je suis retournée dans la douche, et là, j'ai vu une dame qui se douchait à l'endroit que j'avais nettoyé. Le pire, c'est qu'elle m'avait vue nettoyer. J'étais tellement en colère que j'ai été voir un agent pour lui dire. Quand elle est sortie de la douche, elle

nous a répondu : "Je m'en fous, c'était propre, je me suis douchée."»

«Aujourd'hui encore, je nettoie à chaque fois ma douche avant de me laver. Plus aussi longtemps. Ça ne sert à rien. J'ai pris l'habitude de voir toutes ces saletés, je ne touche pas les murs, je frotte juste ce que je touche. Mon rêve ? Prendre un bon bain bien chaud avec de la mousse. Et un verre de Coca bien froid. Et de la musique latino.»

D., 13 ans : «Au collège, je ne dis rien»

«J'habitais dans un appartement avec ma mère. Mais il y avait trop de personnes. J'ai dû partir. Et je suis arrivé "chez moi". "Chez moi" entre guillemets, parce que ce n'est pas vraiment chez moi. Ici, c'est un centre d'hébergement pour des gens qui n'ont pas d'appartement ou de maison. Avant que j'arrive "chez moi", j'ai appelé le 115. Ou plutôt, c'est ma mère qui a appelé et moi qui ai parlé. Parce que ma mère, elle sait parler le français, mais pas trop bien. «Ils nous ont donné une chambre d'hôtel où il y avait une salle de bains, des toilettes, un placard, une télé et deux lits. Moi et ma mère, on y est restés neuf jours. Et puis, un soir, l'hôtel nous a virés. C'est parce que ma mère fait toujours le ménage. C'est son métier. Du coup, quand on sortait dans la rue, la chambre était bien rangée, ma mère avait passé l'aspirateur. C'était tellement propre que le monsieur de l'hôtel croyait qu'on était partis. Alors, un soir, il a loué notre chambre.

«On est allés voir une assistante sociale. Elle a appelé le 115. Quand on appelle, ça prend dix ans avant de répondre. Ça fait tourner la tête. "Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur du 115." Après, ça fait ça dans toutes les langues, et une musique. Ils nous ont envoyé un SMS. Ils nous ont dit : votre hébergement se situe rue de Saint-Pétersbourg, au 26. On est venus ici. J'étais pas content parce que je me sentais pas chez moi. J'ai visité. C'était bien mais, dans la chambre, le placard était cassé, le sol était noir. Alors on a demandé à changer. Puis on est allés au brunch, il y avait plein de trucs à manger. Ma mère me disait de manger. Mais tellement j'étais ému de voir tout ce monde que je ne voulais pas. C'était le 31 décembre et il y avait un repas avec une entrée, un plat, des desserts. J'étais triste. Ma mère a pleuré parce qu'elle était contente et moi, je pleurais de voir ma mère pleurer.

«Le lendemain matin, on s'est réveillés et je suis resté dans mon lit parce je ne voulais pas descendre. Je ne connaissais personne, sauf ma mère, qui est ma confidente. Elle l'est tellement qu'on partage un vrai secret. Elle est la seule à savoir que j'habite au 115. Au collège, je ne dis rien. Ça fout trop la honte. Quand on habite au 115, ça veut dire qu'on n'a pas d'argent.»

Djibi, 13 ans : «Je suis un serial déménageur»

«J'ai 13 ans et j'ai déménagé cinq fois. Ça fait un déménagement tous les deux ans et demi. Je suis né en Italie. Mais je suis parti tout de suite en France. A Paris, je suis arrivé à Belleville, j'ai déménagé à Maraîchers, je suis allé dans un hôtel du 115 à Château-Rouge. Après je suis venu dans le VIII^e. Là où le 115 nous a envoyés, ma mère et moi. Je passe ma vie à déplacer ma vie dans des valises. Ça fait mal aux bras, ça tue les mains et ça fait transpirer, même en hiver. J'ai toujours été avec ma maman pour les déménagements. C'est ma princesse, c'est ma maman et c'est ma collègue déménageuse. La plus belle des déménageuses... La lourdeur des valises contre la légèreté de ma vie.

«Parfois, j'aimerais enfermer tous mes soucis dans ces valises. Et les jeter dans la Seine. A chaque déménagement, on espère un nouveau départ, une meilleure vie. Mais on revient toujours à la case départ. Pas de maison à nous, des salles de bains communes, les repas en barquette. Un lit double dans la même chambre. C'est ça, être un serial déménageur. On est les seuls déménageurs à prendre le métro. Les gens nous regardent et se demandent si on part en vacances. Dans le métro, on prend beaucoup de place. Mais moi, j'ai envie de me faire tout petit. J'aimerais même me cacher dans mes valises. Je transporte ma vie en valise mais j'ai appris à vivre léger. Et puis j'ai pas besoin de beaucoup pour être heureux. Juste ma collègue déménageuse et une valise pour emporter ses robes de princesse. Souvent, à peine arrivés, on doit repartir. Du coup, on vide pas nos valises et elles deviennent nos étagères, notre bureau, notre lit. Par contre, même si parfois on doit tout laisser pour repartir, j'ai un objet que je garde toujours avec moi. C'est un cadeau de ma maman. Un vrai cadeau de déménageur. Ça pèse pas lourd, ça s'accroche à la ceinture pour laisser les mains libres ; c'est mon gri-gri du Sénégal. Elle est maligne, ma mère, elle aurait pu m'offrir un gros cadeau, une télé, un ordinateur, une PlayStation 4, mais c'est trop lourd à déménager, alors je suis bien content avec mon cadeau qui s'accroche à la ceinture.»

Ismael, 8 ans «Ma vraie maison... mais tout seul»

«Les amis, venez me retrouver dans ma maison SVP les samedis et les jours fériés ! Je vous écris d'une vraie maison, dans le XII^e arrondissement. Une maison qui est bien différente de l'Archipel. Ici, on peut avoir notre boîte aux lettres et c'est nous-mêmes qui allons chercher notre courrier.

«Ici, on a un débarras pour mettre nos poubelles, donc on n'est pas obligés d'aller dehors pour les poser. Ici, on a une cave pour ranger des cartons. Comme ça, si on doit redéménager, on les aura déjà. Ici, j'ai une chambre avec un placard, une télé et un bureau rien qu'à moi sur lequel je peux faire mes devoirs et écrire des lettres. Dans ma

chambre, j'ai un grand lit rebondissant. Dans ma chambre, il y a aussi une porte qui permet d'aller dans le salon. Il n'y a pas besoin de dessiner des frontières imaginaires, il y a des vrais murs.

«Ici, il y a une salle de bains où je peux me laver tout seul et je peux même y laisser des affaires, parce qu'il n'y a que maman et moi qui l'utilisons. Il y a aussi une cuisine avec un frigo et une machine à laver. Maman peut faire la cuisine : de l'alloco du tieb, du riz, des pizzas ou des pâtes... C'est meilleur que la cuisine en pot de plastique du centre.

«J'ai des WC qui sont propres et ce n'est pas la peine d'y apporter son papier toilette. Il est déjà là. En bas de l'immeuble, j'ai même un jardin, c'est le truc le plus magique. Je peux y jouer au foot et j'ai déjà des amis... Mais malgré tout ça, vous me manquez souvent. Les tatas surtout, toutes les mamans du centre qui s'occupaient de moi me manquent. Les animateurs aussi me manquent. Toutes les activités de l'Archipel me manquent. J'aimais faire pousser des fleurs, j'aimais les boums et les fêtes de fin d'année. J'aimais jouer dans les couloirs de l'Archipel et courir me cacher pour ne pas se faire attraper par les adultes.

«Ici, il n'y a pas d'autres enfants pour jouer dans les couloirs. Y'a même pas de couloirs d'ailleurs. On est tout de suite dehors. C'est bizarre. Ici, ma maison est plus grande que notre chambre de l'Archipel, j'ai "tout bien" Sauf que je suis tout seul... Donc je joue souvent en solitude.»

Les précédents témoignages sont sur [La-zep.fr](http://www.la-zep.fr/)(<http://www.la-zep.fr/>)

[LIBERATION \(http://www.liberation.fr/auteur/13090-liberation\)](http://www.liberation.fr/auteur/13090-liberation) , [ZEP Zone d'expression prioritaire \(http://www.liberation.fr/auteur/15684-zep-zone-d-expression-prioritaire\)](http://www.liberation.fr/auteur/15684-zep-zone-d-expression-prioritaire)